

« Église 3.0 » – La vie chrétienne dans une société post-ecclésiale

Exposé de S. Nicole Grochowina

« Église puissance 2 » – tel était le nom donné à la vision œcuménique élaborée en 2013 en Allemagne par l'Église évangélique-luthérienne du land de Hanovre avec le diocèse de Hildesheim. « Église puissance 2 », cela signifiait cheminer de manière œcuménique et, plus encore, être d'abord à l'écoute de ce qui compte, de manière œcuménique : où l'Église peut-elle être et sera-t-elle différente, nouvelle, plus intense, plus missionnaire, plus fertile pour la foi ? Puis, ensuite, agir : essayer de nouvelles formes d'être Église ; emprunter de nouvelles voies pour expérimenter comment la foi peut revêtir les mots d'aujourd'hui.

Les thèmes abordés dans le cadre de cette démarche s'étaient imposés comme une évidence : il fallait accéder à de nouveaux milieux de vie ; « commencer là où se trouvent les gens » était devenue l'expression clé, une manière d'exprimer la raison d'être de l'Église qui devrait toujours « commencer là où se trouvent les gens » – là où deux ou trois sont réunis au nom de Dieu. Mais il fallait bien plus encore que les parties prenantes imaginent un œcuménisme de la mission, tournant pour cela leur regard vers l'Angleterre, vers les « fresh expressions of Church », vers une Église missionnaire cherchant – et trouvant – de nouvelles formes, une nouvelle profondeur, de nouvelles expressions de la foi ; une Église qui, dans le même temps, brisait et laissait derrière elle les structures entravant la vie ou rendant les abus spirituels et sexuels possibles, car c'est précisément dans ce contexte que s'inscrivait la vision. « Église puissance 2 », c'était et c'est toujours un projet d'espérance qui a rassemblé de nombreuses personnes à qui l'Église tenait à cœur, des personnes qui ne voulaient pas se résigner à avoir peur du déclin mais voulaient vivre leur foi avec assurance.

Neuf ans se sont écoulés depuis. Aujourd'hui, à Baar, nous parlons – c'est une trajectoire – d'« Église 3.0 ». Et ce d'autant plus qu'il semblerait qu'en neuf ans, à peu près tout ce qui faisait l'Église ait changé. Il y a neuf ans, nous n'avions aucune idée du SARS-Cov 2, nous ne savions pas que la maladie et la mort – choses que nous refoulons et remettons volontiers à plus tard, à une fois, lorsque notre propre fin, lointaine, viendra – s'approcheraient maintenant aussi près de nous, au cœur de l'Europe. Avec la pandémie, ce « une fois » est devenu très proche, aussi proche que les camions militaires de Bergame évacuant des cercueils, des êtres humains. Cette colonne de camions est une image de la pandémie et un rappel de la mort.

Avec la pandémie, un autre fait s'est révélé à l'Église : il y a neuf ans, nous ne savions pas que l'espace numérique était aussi un lieu d'annonce de la foi, où l'on peut tout à fait prier, bénir, espérer et écouter. Certes, il est difficile de remplacer la rencontre directe, mais l'espace numérique crée des possibilités et permet des rencontres avec des personnes qui vivent, espèrent et croient à distance les unes des autres. En d'autres termes, l'espace numérique relie. Et nous ne saurions sous-estimer la puissance de la prière partagée, là aussi.

Car l'Église, c'est aussi cela : il y a neuf ans, l'ampleur gigantesque des abus spirituels et sexuels dans les Églises, comme elle se manifeste aujourd'hui crûment, n'était pas aussi évidente. Ce n'est pas seulement l'étude MHG¹ qui parle d'ampleur, mais également diverses expertises qui mettent ci en avant les structures, les tentatives de dissimulation et le manque de travail de mémoire. Aujourd'hui, les gens quittent en masse les deux grandes Églises – en tout cas en Allemagne – parce

¹ L'étude MHG est un projet de recherche interdisciplinaire sur le thème des abus sexuels dans l'Église catholique romaine en Allemagne, mené entre 2014 et 2018 par un groupe d'experts de plusieurs universités.

que l'ampleur de la crise et l'escapisme ecclésial font qu'ils se demandent pourquoi rester encore « membres du club ». Bref, une bonne partie de la confiance a été galvaudée.

Il y a neuf ans, nous ne connaissions pas non plus le chemin synodal emprunté aujourd'hui par l'Église catholique en Allemagne². C'est une voie qui s'accompagne de nombreux espoirs. Réussira-t-on à réfléchir une nouvelle fois au pouvoir et au ministère et à prendre des décisions en conséquence, des décisions qui soient au service de la vie ? Parviendra-t-on à donner aux femmes leur place dans l'Église, une place qu'elles ne devraient plus avoir aujourd'hui à quémander ? Après la dernière rencontre à Francfort³, l'étonnement face aux premières décisions est grand et s'accompagne en même temps de la question angoissée de savoir si ces décisions tiendront, alors que l'accès à l'Eucharistie dans les foyers mixtes n'a pas été autorisé, même pour raison pastorale.

Enfin, il y a neuf ans, il n'y avait pas encore de guerre en Ukraine, au cœur-même de l'Europe. Il y a neuf ans, nous n'imaginions pas qu'en Europe, des milliers de personnes seraient en fuite ; et nous n'imaginions pas non plus que l'Europe et une grande partie du monde se rapprocheraient et réagiraient d'une seule voix à cette guerre. Et nous ? Il y a neuf ans, nous n'imaginions pas être renvoyés à prier, comme nous en faisons aujourd'hui l'expérience. Renvoyer à prier, à exercer notre vocation-intrinsèque d'êtres humains qui croient, aiment et espèrent, cela désormais avec une existentialité que nous avons parfois perdue. Celle ou celui qui n'a pas eu à demander la paix pendant plus de 70 ans, tant elle semblait évidente, se lasse peut-être un peu de la demander. Or la paix ne va pas de soi et, aujourd'hui, nous prions. Nous prions en sachant que nous ne pouvons guère faire autre chose. Nous prions et nous le faisons dans l'espoir – parfois presque désespéré – que les personnes unies dans la prière parviennent à « retenir l'épée au-dessus de nos têtes et à arracher ce monde aux puissances du jugement par une vie sanctifiée », comme l'avait formulé Reinhold Schneider⁴ en 1936, dans une Allemagne en pleine montée du nazisme. Que toutes les personnes unies dans la prière parviennent à arracher de la vie au monde, à instaurer la paix. Plus encore, seules les personnes unies dans la prière peuvent réussir à s'opposer aux coupables et à faire en sorte qu'ils n'imposent justement pas leurs lois au ciel. Non, selon Reinhold Schneider, ce qui unit les auteurs de ces actes « se divisera à nouveau ; ce qui les renouvelle deviendra d'un jour à l'autre obsolète et ce qu'ils sèment, apportera détresse et misère ». Seules les personnes unies dans la prière peuvent encore réussir à intervenir ici, à transporter, à espérer, à croire contre toute raison. L'Église était plus éloignée de cette prière il y a neuf ans. Autrement dit, il y a neuf ans, l'Église était plus éloignée d'être d'abord une Église priante et, en même temps, une Église forte sur le plan diaconal.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, l'Église prie ; elle prie de toute sa force, de tout son désespoir et de toute son espérance. Seules les personnes unies dans la prière peuvent encore y parvenir, telle est notre espérance. C'est pourquoi « prayforUkraine » constitue le mot d'ordre de nombreuses prières pour la paix, dans les églises, les chapelles, les groupes de maison et aussi ici, dans le cadre d'« Ensemble pour l'Europe », où plus de 1 000 personnes ont participé à la première prière avec des frères et sœurs d'Ukraine et à laquelle 300 autres auraient aimé participer. « prayforUkraine », prière où se mêle une demande de paix à l'inquiétude pour nos frères et sœurs dans ce pays et à notre propre stupeur de constater qu'une telle guerre d'agression est possible au cœur de l'Europe.

² Chemin initié en Allemagne en 2019 ; en octobre 2021, le pape François a ouvert une consultation sur la synodalité, à laquelle participent tous les diocèses catholiques romains.

³ Assemblée de clôture du processus synodal allemand, le 5 février 2022 à Francfort

⁴ Reinhold Karl Werner Schneider (1903 – 1958), écrivain allemand dont les œuvres ont contribué à la résistance chrétienne contre le nazisme

« prayforUkraine » respire tout cela, et il en va de même pour les très nombreuses actions d'aide menées par des personnes qui offrent abri, nourriture, encouragements, chaleur et aide, révélant ainsi le visage diaconal de l'Église et le visage compatissant de Jésus au milieu de la détresse, comme cela avait été voulu dès l'origine. L'Église aujourd'hui et maintenant est donc une Église priante et une Église diaconale. Elle est ainsi parfaitement enracinée dans sa mission première, essentielle, pour la vie et pour le monde.

« Église 3.0 », qu'est-ce que cela signifie dans ce contexte ? Et en quoi diffère-t-elle d'« Église puissance 2 » ? Voici la réponse : tout l'environnement, tout le contexte diffère, donc aussi la forme de l'Église. Ce qui ne change pas, c'est la mission de l'Église, celle de porter dans le monde un message intemporel et la consolation intemporelle et nécessaire qui l'accompagne, c'est prier, espérer, balbutier, soupirer, se taire, crier, danser. En d'autres termes, si l'Évangile est intemporel, le contexte, l'aujourd'hui, façonne la manière dont l'Église s'exprime, façonne son langage et même la foi, et comme toujours, le questionnement et les doutes. « Église 3.0 » naît donc à la fois du fondement éternel de l'appel de Dieu et de la situation actuelle. Elle ne réinvente donc pas le message de vie, mais elle l'exprime tout simplement de manière nouvelle. C'est tout ce qu'elle a à faire, ni plus, ni moins.

Réépeler le message de la vie, le remettre en mots en tenant compte des « signes des temps » permet à l'« Église 3.0 » de perdre sa sobriété – et c'est une bonne chose. En effet, l'Église, nous toutes et tous, avons de bonnes raisons de nous jeter corps et âme et de toutes nos forces dans la prière et dans la vie, de nous laisser toucher par la vie, de prendre position pour la vie et d'exercer l'amour, dont le monde d'aujourd'hui est manifestement privé de manière si flagrante. Celle, celui qui fait cela corps et âme et de toutes ses forces sera toujours concernée, concerné par ce que les signes des temps révèlent et par la manière dont les hommes et les femmes d'aujourd'hui vivent, luttent, portent, souffrent, par la manière dont la justice et l'injustice se disputent à part égale la sphère de la vie. L'« Église 3.0 » est donc une Église non-sobre, qui ne parle pas seulement d'un Dieu qui se laisse affecter, mais qui consacre et prête ses mains, ses pieds, sa voix et aussi son silence, ses querelles intérieures et ses luttes à la compassion de Dieu. L'« Église 3.0 », c'est donc nous toutes et tous, qui acceptons de nous sentir concernés et qui, par conséquent, mettons aussi notre perplexité et notre impuissance à la disposition d'un Dieu de compassion.

L'Église non-sobre, qui se met à la disposition de Dieu sans avoir elle-même de réponse ultime aux questions d'aujourd'hui est donc une Église en plein départ ; il ne s'agit cependant pas d'un départ pour une figure rayonnante planant au-dessus des choses, mais d'un départ pour l'intérieur et pour le bas. Autrement dit, une Église avec des bosses et des creux, comme l'a décrite le pape François dans son encyclique *Fratelli tutti* ; plus encore : un départ pour une Église qui n'a pas honte de ces bosses et de ces creux mais qui en tire d'autant plus clairement sa dépendance à l'égard de du Dieu trinitaire, d'un Dieu dont on ne peut disposer ; une Église qui, par conséquent, se place d'abord et avec une grande intensité – dans la prière et en actes – non pas au-dessus, mais à côté des êtres humains. En bref, une Église qui ne dissimule pas les bosses et les creux dans des structures, mais qui les confesse et redevient ainsi une communauté de personnes qui s'interrogent, qui cherchent et qui voient dans l'indisponibilité de Dieu un défi, mais aussi une consolation. La consolation réside notamment dans le fait que Dieu demeure toujours le Tout-Autre, donc le vis-à-vis et le destinataire de toute vie, sans qu'on l'adapte aux structures ou aux désirs d'une Église, sans qu'il soit rendu malléable. L'« Église 3.0 » voit donc les creux et les bosses sans les mettre en avant mais en les déposant humblement, dans la prière, devant Celui qui rencontre les creux et les bosses avec compassion et leur « donne droit de cité ».

C'est donc le départ pour une Église humble qui dit ce qu'elle croit et vit ce qu'elle dit. Certes, ce n'est pas flamboyant mais c'est salubre et proche des gens. Un tel départ, toutefois, ne repose d'abord que sur quelques épaules, il est donc extrêmement fragile. L'« Église 3.0 » continuera à se produire et à gagner en profondeur lorsque ces épaules deviennent plus larges, que d'autres épaules les rejoignent, que le courage reçoit pieds et mains et prend confiance : l'ancien message de Dieu est toujours actuel, il est toujours source de vie. En d'autres termes, l'« Église 3.0 » se produit lorsque la relation entre taille (quantitatif), structure et vitalité se dissout ; l'« Église 3.0 » se produit lorsqu'une chose s'impose plus clairement que jamais : la source coule toujours dans le flux ! Il faut donc en tout premier lieu développer les ressources de la foi, de la communauté et de l'Église. C'est aussi possible en petits cercles, en petites communautés, en réseau ou dans une communauté qui chemine pour une durée déterminée. Plus encore : comme la source coule dans ce flux – ce n'est pas le mérite de l'« Église 3.0 » mais plutôt son fondement, son courant vital –, elle se doit d'accorder toute son attention à cette source, ici et maintenant, et d'« être à la hauteur »⁵ quelle que soit la taille de la communauté. Encore une fois, le charisme et la vitalité sont décisifs, non la taille ou l'organisation.

Mais qu'est-ce qui caractérise concrètement l'« Église 3.0 » ? Une Église « non-sobre »⁶, qui n'a pas honte de ses bosses et de ses creux, peut et doit être avant tout une Église priante, pas seulement parce que la communauté priante est la seule en mesure d'arracher encore de la vie au monde. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que dans un monde qui change rapidement et questionne fondamentalement la foi, la clé réside aussi et surtout dans l'expérience et le vécu de la prière, donc dans l'expérience du dialogue de vie avec Dieu. Plus précisément, la clé réside dans une expérience réfléchie et verbalisée de sa propre relation à Dieu. C'est la clé parce que, premièrement, il s'agit de la prière avec son ancrage, son terreau⁷ dans la foi-même, une foi qui ne saurait être comprise indépendamment des questionnements actuels et des doutes personnels. Deuxièmement, il s'agit aussi et surtout de la vocation – et cela signifie en premier lieu la vocation à l'espérance, donc à raconter le message confié à chacune et chacun d'entre nous. Un tel récit ne tolère ni jargon, ni mots creux. Avec d'autres mots : le point de départ de ce récit n'est rien moins que le dialogue de vie personnel et fondé, avec Dieu. Ce récit, cette confession serait autrement dépourvu d'élan, voire même d'autorité et se perdrait dans la fluidité des temps qui changent ; il en resterait un récit banal, sans lien avec l'expérience. Faute de quoi, l'avènement de l'« Église 3.0 » ne se fera pas, les bosses et les creux resteront marquants et la compassion de Dieu ne sera pas visible. «

Néanmoins – et il faut le souligner clairement ici – il y a une différence entre la profession de foi qui se nourrit du dialogue de vie avec Dieu et celle qui se lie de manière presque fondamentaliste à des réponses ultimes, définitives et toujours obligatoires, sans réfléchir à la fragilité et à l'indisponibilité que de telles réponses ont nécessairement de ce côté – le nôtre – de l'éternité. Il faut mettre le doigt sur cette différence, non seulement parce qu'elle marque la ligne entre recherche de Dieu et fondamentalisme, mais aussi parce qu'elle montre clairement que même les personnes croyantes, en dépit de leur espérance, ne peuvent et ne doivent jamais partir du principe qu'elles ont trouvé la réponse ultime à une question de notre temps. Pour cela, le dialogue avec Dieu est – à juste titre – trop marqué par la différence entre Créateur et créature, entre humains en tant que tels et Dieu en tant que Tout-Autre. «

⁵ On pourrait aussi traduire par « rendre justice » (à la source) ; en allemand : der Welche gerecht werden

⁶ Le terme allemand, déjà utilisé plus haut dans ce texte, est « nüchtern », sobre ; non sobre, soit à l'opposé de la discrétion, de la réserve

⁷ En allemand, Sitz im (Glaubens)Leben, expression du vocabulaire de l'exégèse biblique, ici vie de foi

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que dans un monde en mutation, donc aussi dans l'« Église 3.0 », l'expérience personnelle de la foi et la mise en mots qui en résulte revêtent une grande importance. Il s'agit moins d'exprimer des états d'âme que de faire le récit d'une espérance fondée. L'« Église 3.0 » est donc premièrement une Église qui prie mais aussi qui écoute, ensuite une Église qui agit à partir de la Parole de Dieu. Elle est tout cela parce que ce n'est que dans la prière que se produit cette transformation existentielle de la Parole qui mène à une action au service de la vie. Autrement dit, ce n'est que dans le dialogue de vie avec Dieu que l'espérance trouve son langage particulier, gorgé d'éternité, un langage qui ose alors s'élever alors qu'il est encore en plein désespoir, en pleine guerre ; un langage qui ose, contre toute probabilité, demander – à Dieu le Tout-Autre, l'indisponible et, précisément en cela, l'omniprésent – non seulement la paix mais aussi un nouveau cœur humain, charnel, pour les belligérants.

Deuxièmement, l'« Église 3.0 » est une Église communautaire. Cela concerne aussi bien son organisation que sa mission de prier au nom des êtres humains et du monde. Les structures communautaires sont des structures synodales orientées vers la communauté et qui ont la capacité d'organiser un tant soit peu l'espace analogique et l'espace numérique, sans que cela constitue une fin en soi. Les structures communautaires sont en outre conçues comme des réseaux à durée déterminée et servent à maintenir le mouvement en mouvement. La paroisse ne se trouve donc pas au premier plan des structures communautaires, mais l'espace – et dans cet espace, le peuple de Dieu se met en réseau pour prier, échanger, agir (action diaconale) et proclamer l'Évangile. L'« Église 3.0 » ne saurait donc se passer de l'espace numérique, bien plus : elle l'inclut dans sa vision.

Mais l'Église communautaire se manifeste aussi dans la suppléance. Il faut utiliser l'intelligence collective du réseau et, précisément pour cette raison, se connaître les uns les autres, veiller et prier devant Dieu, par procuration, pour les hommes et pour le monde – authentique mission sacerdotale – et entraîner tous les humains dans la rédemption en Jésus-Christ. Celle qui n'a pas les mots pour prier doit pouvoir être certaine que sa prière sera portée par d'autres. Celui qui n'a pas la force d'espérer doit pouvoir être certain que des graines d'espérance sont semées à quelque part dans le monde visible ou invisible. L'« Église 3.0 » en tant qu'Église communautaire prend donc au sérieux la communauté dans le monde visible et invisible, en particulier la communauté appelée à faire de la prière pour les êtres humains et pour le monde sa mission véritable.

Troisièmement : l'« Église 3.0 » est une Église blessée qui n'a pas honte de ses blessures, mais qui en tire de la vie. La consolation qui accueille et prend au sérieux la vulnérabilité est un bien précieux en temps de pandémie ou de guerre, un bien qui trouve sa force dans une vocation à l'espérance gorgée de l'expérience humaine et non dans des passages de texte auxquels la personne qui en parle ne croit pas. L'espérance en l'amour salvifique de Dieu, en l'accueil de la solitude, en la préservation de l'âme dans la mort, voilà le bien précieux dont le « personnel au sol »⁸ de Dieu est une fois de plus appelé à témoigner dans l'« Église 3.0 ». C'est nécessaire, car la vulnérabilité expérimentée perd alors son aura de faiblesse et devient partie intégrante de la vie indisponible et en voie d'accomplissement. Le Christ lui-même donne l'exemple en ne cachant pas ses stigmates mais en les montrant, pour faire comprendre que c'est bien Lui. Il montre ses plaies et reconforte car ces plaies disent en quelque sorte : « Je vis et vous aussi vous vivrez ». C'est le tombeau vide qui marque la fin de la vie, pas la croix. Le chemin, toutefois, ne peut pas passer à côté de la croix avec ses blessures, ses creux et ses bosses, ni de la mort – une réalité de la vie. Mais c'est précisément là que réside la perspective d'espérance qu'il faut encore et toujours se réapproprier. C'est la mission

⁸ Image un peu ironique, utilisée assez souvent en allemand, pour qualifier le personnel sur terre du « pilote au ciel » – donc les chrétiens ou parfois plus spécifiquement les employés des Églises (pasteurs, prêtres, religieux etc.).

essentielle de l'« Église 3.0 ». Cela implique que l'« Église 3.0 » s'intéresse à la vulnérabilité mais pas à la « vulnérance ». Face à sa vulnérabilité, l'« Église 3.0 » n'adoptera justement pas la stratégie d'Hérode décrite par la théologienne Hildegund Keul⁹ : « plutôt blesser autrui que ressentir ma propre vulnérabilité ». Au contraire, elle creuse d'une part les symptômes de la « stratégie d'Hérode » tandis que, d'autre part, elle se met en chemin avec l'humain choqué, étonné et luttant contre soi-même, en priant, en écoutant, en étant portée par la compassion de Dieu. Ces yeux largement ouverts sont importants : dans une période où la vulnérance a le vent en poupe, un regard qui voit au-delà de son clocher est particulièrement nécessaire.

Prier, écouter, être en communion, ne pas avoir honte de ses propres blessures mais les vivre comme un message d'espérance, voilà comment je vois aujourd'hui l'« Église 3.0 » fondée dans la Parole intemporelle. Je la vois ainsi, sachant que la source se trouve toujours dans le flux ; que, certes, la forme de l'Église change mais que l'Évangile en est toujours partie intégrante. La seule mission qui en découle à chaque époque est celle de faire résonner ce message sans modération, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et ce durablement. Il est plus que probable que c'est de la prière et de l'écoute que se dégagera la voie par laquelle l'« Église 3.0 » non seulement arrivera mais aussi vivra.

*Traduction française et notes de bas de page
Anne Durrer, Communauté de travail des Églises chrétiennes en Suisse*

Nicole Grochowina

Historienne, privat-docent au département d'histoire de la théologie de la faculté de sciences humaines et sociales et de théologie d'Erlangen (Allemagne). Depuis 2008, sœur de la communauté protestante Christusbruderschaft de Selbitz. Membre du Synode de l'Église protestante en Allemagne (EKD). Pour plus d'informations : https://de.wikipedia.org/wiki/Nicole_Grochowina

⁹ Hildegund Keul (*1961) est théologienne allemande dont les recherches portent principalement sur la mystique issue du mouvement de la pauvreté au 13^e siècle, en particulier sur sa pertinence aujourd'hui ; elle développe depuis 2010 un discours sur la vulnérabilité dans divers contextes. Définition de « vulnérance » : <https://fr.wiktionary.org/wiki/vulnérance>